

CULTURE • SCÈNES

Théâtre : Fassbinder, ce « grand frère » du théâtre français

Plusieurs metteurs en scène redécouvrent depuis quelque temps la force politique de l'œuvre du cinéaste et auteur allemand.

Par Fabienne Darge • Publié aujourd'hui à 10h37, mis à jour à 10h37

Article réservé aux abonnés



Elsa Verdon, Valentin Clerc, Marilu Marini dans « Le Bonheur (n'est pas toujours drôle) », de Pierre Maillet, à Caen. TRISTAN JEANNE-VALÈS

On dirait que ça sent le bouc, ces temps-ci, dans le théâtre français. Le bouc, c'est le cinéaste, auteur et metteur en scène allemand Rainer Werner Fassbinder (1945-1982), qui a fait de cette figure totémique, liée aux origines sacrificielles du théâtre, le cœur profond de son œuvre. Depuis quelques années, Fassbinder fait un retour remarqué sur les scènes de France. Cet hiver, il est au moins cinq fois à l'affiche. A la Comédie de Caen, Pierre Maillet crée *Le Bonheur (n'est pas toujours drôle)*. Au Théâtre des 13 vents de Montpellier, c'est toute la programmation du mois de janvier qui est placée sous son patronage, avec trois spectacles, d'Evelyne Didi, de Jacques Allaire et de Bruno Geslin. A Paris, le Théâtre du Rond-Point présente, en avril, la reprise de *Je suis Fassbinder*, la pièce créée en 2016 par Falk Richter et Stanislas Nordey.

Lire la critique de « Je suis Fassbinder » : [Être ou ne pas être Fassbinder](#)

Avant cela, on a pu voir des spectacles Fassbinder signés par Gwenaël Morin, Arthur Nauzyciel ou Pierre Maillet, déjà. Même le théâtre privé s'y est mis, avec *Les Larmes amères de Petra von Kant*, mis en scène par Thierry de Peretti, en 2015. Ce retour peut surprendre. A première vue, Fassbinder donne l'image d'un artiste totalement lié à son époque, les années 1970, à leur contexte politique, à leur

esthétique, de la « bande à Baader » aux pantalons pattes d'éléphant en passant par les papiers peints psychédéliques.

« Œuvre-monde »

Si Fassbinder revient aussi souvent s'inviter sur nos scènes, avec des spectacles qui s'inspirent aussi bien de ses pièces que de ses films, de ses feuilletons pour la télévision ou de ses entretiens, c'est qu'il dépasse largement les clichés sur son œuvre. Son « œuvre-monde », comme la définit le metteur en scène Jacques Allaire, qui signe une pièce intitulée *Je veux simplement que vous m'aimiez*, en fait, selon l'avis général, un des grands héritiers de Bertolt Brecht.

Et c'est bien en raison de sa force politique qu'elle est aujourd'hui redécouverte, dans sa puissance agissante. « *Son rapport à la différence, aux soi-disant minorités, à l'intranquillité, est terriblement actuel*, analyse Pierre Maillet. *Dans ses films du milieu des années 1970, notamment les trois dont je m'inspire – Le Droit du plus fort, Tous les autres s'appellent Ali et Maman Küsters s'en va au ciel –, il noue de manière incroyable les questions de la différence de classe, qui est le fond de tout, de la différence sexuelle, de l'opposition entre générations, du racisme et de la récupération politique. Tous les thèmes sociaux sont rassemblés, avec un plaisir immense, grâce à cette forme de mélodrame qu'il invente à ce moment-là. Et ça nous parle vraiment d'aujourd'hui, notamment de ce qui se passe avec les "gilets jaunes".* »

C'est bien en raison de sa force politique que l'œuvre de Fassbinder est aujourd'hui redécouverte, dans sa puissance agissante

« *Dans une époque comme la nôtre, où on est piégés dans des processus de segmentation permanente, d'isolation, la forme d'utopie complète qu'offre l'expérience Fassbinder, qui ne sépare pas la vie du travail, mais créait un geste total, fait réfléchir et donne du courage* », observe Nathalie Garraud, la codirectrice, avec Olivier Saccomano, du Théâtre des 13 vents de Montpellier. Le tandem accompagne le projet qui a vu les metteurs en scène Bruno Geslin, Evelyne Didi et Jacques Allaire créer trois spectacles à partir de Fassbinder avec la troupe de La Bulle bleue, constituée d'acteurs handicapés.

Un projet qui fait particulièrement sens, selon ces artistes : « *Toute l'œuvre de Fassbinder étant une interrogation par rapport à la norme, c'est très fort de la travailler avec ces acteurs, dont les corps reflètent l'impossibilité de vivre dans une normativité redevenue extrêmement prégnante*, souligne Jacques Allaire. *Ils sont des corps anarchiques par nature, qui répondent au désir qu'avait Fassbinder de ne pas produire de norme sur les corps qu'il mettait en scène.* »

Lire le reportage : [Fassbinder revient à Strasbourg](#)

La comédienne Judith Henry, elle, joue dans *Je suis Fassbinder*, la pièce écrite par un auteur allemand de 49 ans, Falk Richter, à partir de la figure de l'artiste. Le spectacle ne cesse de tourner depuis sa création, il y a trois ans, avec un grand succès. « *Je crois qu'on a besoin de lui pour interroger le contemporain*, observe l'actrice. *Fassbinder n'a cessé de dénoncer le nazisme qui persistait dans la société. Comme on vit dans des temps en manque d'idéal politique, sa parole, forte, qui touche à l'intime et à la société, est vraiment nourrissante pour s'interroger sur la manière dont on se positionne par rapport à l'Europe, au terrorisme, aux peurs qui nous assaillent, à la violence qui vise les femmes ou les homosexuels.* »

« Qualité sauvage »

Si Fassbinder connaît un tel retour en grâce, c'est sans doute aussi que, trente-sept ans après sa mort,

« *sa figure disparaît derrière son œuvre* », se félicite Pierre Maillet. Les provocations, les frasques, le côté tyrannique du personnage, la violence qu'il mettait en scène, souvent confondue avec la sienne... Tout cela s'est estompé derrière la « *tendresse* » que tou(te)s s'accordent à lui reconnaître, à l'image d'Evelyne Didi, la seule de la bande à avoir eu des contacts directs avec la troupe de Fassbinder, à la charnière des années 1970 et 1980 : « *Quand je parle de la douceur de Fassbinder, j'ai aussi envie de le faire en tant que femme, remarque-t-elle. Quand on est un garçon comme lui, qui a tant à dire sur l'état de la société, on ne peut faire l'économie de la violence. Mais la douceur est toujours là, derrière. La qualité sauvage de Fassbinder, sa nécessité, c'est justement ce qui le rend vivant encore aujourd'hui.* »

Il ne s'agit donc pas de « lisser » Rainer Werner Fassbinder, de le transformer en une figure politiquement correcte. Comme le dit Bruno Geslin, « *il n'y a pas moyen de faire de lui un ange : sa vie était à livre ouvert. Mais, aujourd'hui, on retrouve une lecture beaucoup plus juste du bonhomme et de son œuvre. Il est devenu une sorte de parrain pour beaucoup d'artistes, un grand frère qui invite à ne pas s'assoupir. L'avantage, avec lui, c'est que, dès que tu sens que tu commences à t'endormir, tu sens sa grosse patte d'ogre sur ton épaule, qui te dit : "Eh, on se réveille !"* ».



01:23

- ¶ *Le Bonheur (n'est pas toujours drôle)*, par Pierre Maillet : à [la Comédie de Caen](#), du 21 au 23 janvier, et à [la Comédie de Saint-Etienne](#), du 5 au 7 février.
- Le Bouc*, par Bruno Geslin et La Bulle bleue : au [Théâtre des 13 vents de Montpellier](#), les 24 et 25 janvier, avec « *Qui vive !* » spécial Fassbinder, le 26 janvier (rencontres, films, etc.). *Je suis Fassbinder*, par Falk Richter et Stanislas Nordey : au [Théâtre du Rond-Point](#), à Paris, du 5 au 28 avril.

Fabienne Darge (Montpellier, envoyée spéciale)